

Quelle dignité ! quelle noble mission que la nôtre, messieurs ; mais rappelons-nous que si cette mission nous élève à un sacerdoce sublime, elle nous impose de grandes et solennelles obligations.

Nous, médecins, à cause de l'importance de notre profession, des services que nous rendons à l'humanité, de la renommée qui nous acclame comme des sauveurs, nous sommes plus exposés aux envieux qui se croisent sur notre route, aux excès de l'ingratitude, aux attaques malveillantes, aux morsures de la calomnie, que le reste des hommes. Ce sont les arbres élevés qui sont le plus exposés aux fureurs du orage ; l'arbrisseau croît paisiblement au pied du chêne lacéré par la foudre.

La conscience du devoir accompli nous offre seule ce contentement intime qui console notre cœur, nous donne le courage de supporter de nouvelles fatigues, tout en nous dédommageant de la noire ingratitude des hommes. Dépositaire des secrets les plus intimes des individus et des familles, faut-il agir avec le plus grand discernement et la plus profonde prudence pour ne pas compromettre les intérêts précieux qui nous sont confiés. Le médecin doit être bon, religieux, charitable, digne, plein de compassion et d'égards pour le malade. Il doit être sans cesse un homme de sacrifice ; il ne s'appartient plus ; il s'est donné à l'humanité souffrante. Il remplace auprès de celle-ci le frère hospitalier et la sœur de charité : ces anges de bénédiction et d'amour que le Ciel prête à la terre pour alléger ses maux !

Le médecin est de tous les temps, de toutes les heures, de toutes les circonstances : il semble faire partie de la famille : sa place est encore plus large au cœur qu'au foyer. Il a vu notre premier berceau. Il a le premier réjoui le cœur de notre mère en lui annonçant qu'un fils lui est né. Il lui a enseigné l'art de la vie pour elle-même et pour son enfant. Quelques fois, forcé par la nécessité, il ouvre le ciel au jeune enfant que son ange vient déjà réclamer. Quand la mort vient frapper au seuil de la maison, après avoir épuisé en vain les trésors de sa science et de son dévouement, après avoir donné l'espérance d'un monde meilleur, c'est lui qui par devoir avertit le mourant

que le moment solennel est proche ; il l'invite à recourir au ministère sacré du prêtre, auquel sont confiés les trésors de la miséricorde céleste. C'est lui qui a dit à sa naissance : il est arrivé, et qui dit à sa mort : il est parti. Deux mots qui résument l'existence du voyageur ici-bas et qui constatent que la vie n'est qu'un passage. Ainsi, avec le prêtre le médecin reste l'ami le plus fidèle, du berceau à la tombe.

Pour lui la vie est sans repos, les jours sans joies, les nuits sans sommeil. Son redoutable ministère lui impose un dur tribut qu'il paye journellement à l'humanité. Les revers ne doivent pas l'abattre ni les succès l'énorgueillir. Qu'il réponde aux insultes des ailligés par la plus grande bienveillance en se rappelant que souvent la maladie enlève à la raison tout contrôle et que la douleur rend d'ordinaire acariâtre et injuste. L'ingratitude est souvent la monnaie dont ses inappréciables services sont payés. Mais le médecin ne doit pas vivre seulement de pain, la satisfaction du devoir accompli et du bien opéré doit aussi entrer en ligne de compte dans ses liquidations avec ses malades. Il faut qu'il ait force de soins et d'affection il console les malheureux et leur fasse accepter, avec résignation, la maladie, avec son cortège de souffrances.

À ce point de vue combien la sphère du médecin s'élargit ! comme son atmosphère est brillant et salubre ! comme son ciel s'élève ! comme ses travaux deviennent faciles ! Comme ses fatigues lui paraissent légères et supportables !

Messieurs, "chaque génération a sa patrie dans le temps" a dit M. Thiers : pensée aussi profonde que consolante pour les professeurs et les amis de cette école. De fait, elle a passé par bien des phases, elle a livré de nombreux combats, elle a traversé de grands obstacles, mais elle n'a jamais eu à rongir de son origine, berceau de ses luttes, ni de son présent, digne continuateur de son passé.

Notre école se recommande à la faveur publique, par ses travaux, par son orthodoxie, par sa soumission constante aux lois de l'église, par ses soins dans les hôpitaux, dispensaires et maisons de charité qui n'ont jamais réclamé en vain ses bons offices, et